

est en train de dévorer son enfant. Je ne sais pourquoi mes yeux ne pouvaient se détacher de cette horreur, si ce n'est, de temps en temps, pour se reposer en regardant la vivante antithèse de cet anthropoïde, je veux dire la belle et noble tête de sir John Lubbock, président du Congrès, — ou bien le souriant visage de M. Novicow, le Russe le plus français et le plus parisien qui puisse se voir. On a eu le plaisir aussi de voir et d'entendre M. Kovalesky, l'éminent historien du droit, si connu par ses travaux sur la coutume des Ossètes; M. Tonniés, un des plus solides représentants de la science allemande; M. le baron Krause, qui a soumis à une critique juste mais sévère la *Dégénérescence* du D^r Max Nordau; le vicomte de Lestrade, qui a traité un sujet brûlant, la question agraire, etc. Le secrétaire général du Congrès, M. René Worms, a eu maintes fois occasion de révéler, au cours des discussions, ou en développant son rapport sur la conception qu'il se fait de la science sociale, ses rares facultés d'assimilation rapide et claire. — D'autres travaux intéressants ont été lus : celui de M. de Liliensfeld sur la méthode biologique en sociologie; ceux de M. Posada, le distingué criminaliste espagnol, et de son collègue et compatriote M. Dorado; celui de M. Gumpłowicz, très original, très vigoureux, où se résumait fortement son livre sur la *Lutte des races*; celui de M. Ferri, dont je ne dirai rien sinon, qu'aux yeux du célèbre auteur de *Socialismo e criminalità*, « la sociologie sera socialiste ou ne sera pas ». S'il eût conclu, à l'inverse, que le socialisme sera sociologique ou ne sera pas, il eût été assurément plus rapproché de la vérité et aurait évité de causer une déception générale. Enfin, puisqu'il est poli de parler de soi en dernier lieu, la politesse m'oblige à dire en finissant que, moi aussi, je n'ai pu m'empêcher de lire mon petit rapport. Une chose fâcheuse, c'est que la sociologie criminelle ait été à peu près oubliée. Mais cet oubli sera réparé au prochain Congrès si j'en crois le programme.

G. TARDE

L'INSTINCT DE DOMINATION

A Monsieur Jacques Dumas (1)

Vous avez bien voulu, Monsieur citer certaines pages de moi animées de l'esprit le plus sympathique au but de vos efforts, à l'objet de vos espérances. En même temps vous me demandez ce que je

(1) M. Jacques Dumas, rédacteur en chef de *La Paix par le Droit*.

pense relativement aux causes de [cette fièvre pernicieuse du militarisme. dont toute notre Europe est malade depuis si longtemps, Qu'un tel accès de folie homicide soit venu la surprendre au milieu de la plus belle éruption d'inventions civilisatrices qui se soit jamais vue, cela peut à la rigueur s'expliquer par des accidents historiques ; mais c'est la durée de ce mal, d'aigu devenu chronique, d'épidémique endémique, qui est extraordinaire et révèle l'action de causes plus intimes, d'influences constitutionnelles. Posons franchement la question : est-ce que, par hasard, l'esprit militaire et le génie civilisateur propre à notre époque ne procéderaient point d'une même source ?

A première vue, on peut répondre oui. Notre civilisation scientifique et industrielle, née d'audaces d'esprit et de rébellions du vouloir a grandi par un déchaînement inoui de besoins égoïstes, d'orgueils, d'ambitions, d'envies. L'instinct de conquête et de domination, elle l'a surexcité chez tous ; jamais la soif de l'ascension sociale, de la montée en grade, dans toutes les carrières, le long du mât de perroquet de l'avancement, n'a été plus insatiable qu'en ce temps soi-disant égalitaire. A la vérité, c'est dans des voies pacifiques et légales, c'est à des formes de luttes légales et pacifiques, que notre âge convie l'orgueil conquérant déployé par lui. Mais on ne canalise pas un fleuve qui déborde ; et l'esprit d'ambition qu'on prétend domestiquer en le développant ne saurait rester enfermé dans le lit qu'on lui trace. Certainement, j'accorde à M. Novicow qu'il y a bien des espèces de luttes entre peuples, bien des espèces de domination d'un peuple sur d'autres, et que les meilleures, les plus hautes, n'ont rien de violent ni de sanguinaire : luttes intellectuelles, commerciales, morales, invasion tranquille de langues, d'idées, de mœurs qui s'épanchent plus loin que nulle invasion armée. Malheureusement, l'histoire le démontre, sous n'importe laquelle de ces métamorphoses, l'instinct dominateur, quand il dépasse un certain degré d'intensité, devient meurtrier ; tout apostolat même se fait guerrier, fût-ce l'apostolat de l'utile et du vrai imposés par des civilisés à des barbares. Ici s'exerce, dans les rapports de la civilisation et de la barbarie, une sorte de *devoir de la force*, orgueilleusement et illusoirement proclamé, et qui, dans les rapports des Etats civilisés entre eux, prépare les abus du « droit de la force ». — Or, tout cela est presque inévitable si, dans les rapports des individus entre eux, on a commencé par proclamer le droit à l'orgueil et le devoir de l'ambition érigée en vertu. Comment une nation composée de 40 ou 50 millions d'ambitieux qui ne songent toute leur vie

qu'à gravir une échelle, qu'à dominer de plus haut leurs prétendus semblables, serait-elle dépourvue d'ambition collective, — d'ambition coloniale, par exemple, — et ne rêverait-elle pas sans cesse de s'élever sur l'échelle des Etats ? Comment une nation composée d'orgueilleux et de vaniteux dont chacun se juge supérieur à ses voisins et veut obliger ses voisins à partager ce jugement n'aurait-elle point de vanité collective ? Comment enfin une nation composée d'égoïstes et d'envieux, dont chacun hait le détenteur de la place ou du bien qu'il convoite, serait-elle exempte d'envie ou de haine collective à l'égard de quelque autre nation, pareillement orgueilleuse, haineuse, qui lui fait obstacle ? Et qu'est-ce que la guerre si ce n'est la rencontre de ces ambitions, de ces vanités, de ces haines nationales, expression et explosion militaires, un jour, d'une infinité de petites envies, de petites fiertés, de petites animosités particulières ?

Si donc, — peut-on ajouter, — on veut des Etats paisibles, satisfaits de leurs frontières et de leurs forces respectives, respectueux des frontières et des forces de leurs voisins, il faut d'abord rendre leurs citoyens modestes, tranquilles, équitables, contents de leur sort... Et, s'il apparaît que, à ce prix, notre civilisation, privée de son ressort moteur, tomberait dans le marasme, alors qu'on l'avoue nettement : entre la civilisation et la paix, il faut choisir ! Car notre civilisation progressive, fille de l'orgueil et de l'ambition individuels et notre militarisme croissant, fils de l'ambition et de l'orgueil collectifs ne sont pas des alliés de rencontre, ils sont frère et sœur...

Et qu'on n'oppose pas l'exemple des Etats-Unis, où tant d'égoïsme agité, d'avidité âpre, se dépense individuellement, et s'exprime collectivement, en la nation la plus pacifique qui ait lui sous le soleil depuis l'empire romain. Tout le monde sait, en effet, les conditions singulières, uniques qui rendent inapplicable à notre Europe l'exemple de ce peuple né d'hier, seul sur un continent, sans voisin qui lui fasse ombrage ; et nul ne sait de quelles guerres démesurées il étonnera l'Univers demain, quand il devra tourner au dehors cette fureur de conquête qui jusqu'ici a pu se satisfaire intérieurement par la prise de possession de son gigantesque territoire.

— Voilà l'objection dans toute sa force. Et il est de fait qu'en réalité la pacification internationale est subordonnée en partie à une réforme morale, condition à la fois de la *paix sociale* et de la *paix politique*. Il est certain que, sans un peu de modestie de résignation, de respect, sans beaucoup de bonté, et sans la culture domestique, professionnelle, sociale, de ces sentiments modérateurs, la contra-

diction des appétits grandissants est, a été et sera toujours homicide à un moment donné. Alors, sous le nom d'ordre social, on aura tantôt des batailles entrecoupées d'armements, tantôt la guerre des classes, ou, ce qui est pis peut-être, la paix armée des classes, sorte de militarisme intérieur ; tantôt les deux à la fois. Mais la question est de savoir si l'évolution civilisatrice, en même temps qu'elle multiplie les besoins égoïstes et qu'elle surchauffe les convoitises ambitieuses de l'individu, ne développe pas, parallèlement, les meilleurs sentiments de son cœur : par la multiplication des idées la tolérance, — par la multiplication des relations personnelles, la bienveillance et la douceur, — par le frottement des orgueils, la politesse sinon la modestie dont elle est l'image ?

La réponse n'est pas douteuse. Oui, la civilisation est la culture intensive de tout l'homme, la floraison à la fois des côtés personnels et des côtés sociables de sa nature. Mais, de ces deux forces antagonistes, qui grandissent ensemble, laquelle doit l'emporter ? *Cela dépend de nous.* L'avenir en effet, n'est pas une route unique, telle que certains évolutionnistes se l'imaginent. L'avenir est un carrefour et il y a toujours plusieurs dénoûments possibles au drame de l'histoire. L'évolution peut verser à droite ou à gauche suivant le hasard d'un grand fait. En ce siècle l'accident d'une guerre a fait dévier ce courant, a favorisé le retour offensif des penchants déprédateurs qui semblaient domptés par une longue paix. De là en grande partie, la progression de la criminalité, aussi bien que le réveil des mœurs belliqueuses. Mais que, demain, un autre accident tout contraire se produise, qu'un élan unanime de bonne volonté, avec un éclair de bon sens, fasse reculer cette orgie d'armements insensés, qu'un Pasteur politique quelconque découvre le vaccin de cette rage archaïque de domination, ou fasse croire à tous qu'il l'a trouvé, — *car cela reviendra au même* — il n'en faudra pas davantage pour faire rentrer dans son lit normal et paisible notre vaste société européenne, cette immense fédération moderne qui est en train de se faire d'elle-même, en dépit des hommes d'Etat, et que j'appellerais volontiers la *modernité* comme on disait la *chrétienté* au moyen-âge, et la *romanité* sous les Antonins. Si nous le voulons, cela sera. Car, encore une fois, il n'y a pas de décret divin, pas de *loi d'évolution* qui nous condamne à la guerre à perpétuité, qui nous interdise la Paix perpétuelle.

D'ailleurs par un chemin ou par l'autre, il faudra bien que la Paix se fasse un jour soit par la conquête universelle, et la fusion violente de toutes les patries en une seule, si l'accès du militarisme continue

et atteint son paroxysme ; soit, ce qui est infiniment plus désirable et n'est pas moins possible, par le resserrement graduel des liens étroits presque fédératifs déjà qui unissent, à travers même leurs haines mutuelles, les Etats civilisés. Ce n'est point là un rêve, car l'histoire nous montre, sous chacune de ces deux formes, la réalisation fréquente de cet idéal sur une moindre échelle il est vrai, mais sur une échelle qui va grandissant à mesure que le passé descend vers l'avenir. Si elle nous présente plusieurs spécimens glorieux de pacification imposée et despotique, la paix égyptienne, la paix chinoise, la paix romaine, elle nous en montre de tout aussi frappants, sous le nom de ces fédérations ou de ces ligues illustres dont les Etats-Unis ne sont que la plus récente et aussi la plus large... Manifestement, les Etats européens à leur tour tendent à former, — mais j'avoue que la gestation est lente et douloureuse, — une grande *Union* : elle s'appelait *Equilibre* jadis, maintenant elle s'appelle l'*Opinion*, cette opinion internationale ou suprà-nationale qui n'attend plus que quelques nouveaux progrès pour jouer le rôle de suprême arbitre, de grand pouvoir spirituel, tel qu'il appartenait à la papauté du moyen-âge. Vous travaillez, Monsieur, en faveur de cette puissance morale, vous combattez là le bon combat.

G. TARDE

LA DIMINUTION DU CRIME EN ANGLETERRE

Sous ce titre, M. Henri Joly vient de publier, dans la *Revue de Paris*, du 1^{er} décembre 1894, une importante étude qu'il convient de recommander à l'attention et aux méditations des criminalistes. Elle est très propre, par les documents nouveaux qu'elle apporte (1), à rompre une association d'idées qui tend à s'enraciner traînant à la suite les plus défavorables efforts. L'habitude de voir depuis si longtemps le revers criminel de notre civilisation contemporaine, grandir avec elle, et nos statistiques montrer la presque progression parallèle de l'instruction, de la richesse, du crime et de la folie, a fait

(1) Ils n'étonnent point, les lecteurs du *Bulletin des Prisons*, qui sont déjà renseignés sur cette question par un article paru, en mai 1893, sur *la lutte contre le crime en Angleterre* et par un compte rendu, publié en septembre 1841, d'un livre de M. de Zucker, sur le traitement composé des enfants coupables et moralement abandonnés en Autriche et en Angleterre. La comparaison d'après M. Zucker, est tout à l'avantage de nos voisins d'Outre-Manche.